

MR. LE REDACTEUR,

Vous qui paraissez vous intéresser aux arts et à tout ce qui s'y rattache, vous n'aurez sûrement pas manqué de lire attentivement la lettre d'UN AMI DE LA PEINTURE publiée par le *Canadien* d'hier et qu'on attribue à l'éditeur *pro tempore* de cette feuille, en conséquence de la barbarie affectée du style et du ton doctoralement pédantesque avec lequel l'auteur de cette lettre parle d'une chose qu'il ne connaît pas et sur laquelle néanmoins il veut faire une leçon d'admiration au public.

Certes, Mr. Plamondon est assez connu à Québec ; il a reçu de la part des journaux, du votre en particulier, des éloges assez fréquents pour qu'il n'ait plus besoin d'être rappelé à l'attention des *pratiques* ; sa réputation est sans doute assez bien établie par ses œuvres, et par toutes les personnes qui l'ont fait travailler pour qu'il puisse se passer des services d'admirateurs quelquefois plus officieux que judicieux ; mais lorsqu'on veut louer un homme de talent, pour que la louange lui soit utile il faut au moins chercher un sujet qui en soit digne ; or si vous avez vu, comme il est probable, les trois tableaux dont parle le correspondant du *Canadien*, vous conviendrez avec moi, du moins je le pense, que les portraits des trois dames religieuses sont à peu près les plus faibles de Mr. Plamondon et que ces productions pèchent justement par les endroits que le correspondant vante le plus. A lire la lettre en question il semblerait entendre l'artiste lui-même indiquer les beautés de son propre travail, expliquer avec complaisance aux admirateurs peu ou trop intelligents, les difficultés de l'exécution, leur en indiquer même les imperfections comme faites intentionnellement et par un sublime raffinement de l'art. Je ne veux nullement dire que cette communication ait été dictée par Mr. Plamondon lui-même, mais lors de ma visite à ses trois derniers portraits cet artiste m'a expliqué dans le même sens et presque dans les mêmes termes tout ce qu'il apercevait dans ces chefs-d'œuvres que malgré ma bonne volonté je ne pouvais voir du même œil.

A l'appui de ce que je vous dis plus haut je vais examiner avec vous quelques parties de l'obligeante communication. L'écrivain fait d'abord observer, d'un ton assez aigre, que « *par une habitude vicieuse dans tous les pays et particulièrement dans celui-ci on loue tout ce qui ne le mérite point.* » Au moyen de cette remarque l'écrivain fait ce qu'on appelle d'une pierre deux coups. D'abord il donne à penser que de tous les pays et du Canada en particulier il est le seul qui ne loue point ce qui ne le mérite pas ; ensuite il vous lance (du moins c'est l'opinion de bon nombre de personnes) pour avoir osé louer un jeune artiste qui joint à un mérite réel et déjà généralement apprécié, une modestie sur laquelle on pourrait prendre des leçons en échange de celles qu'on lui a données. Cette remarque a le défaut cependant de retomber à plat sur l'artiste que veut obliger L'AMI DE LA PEINTURE, car personne plus que lui n'a été loué dans ce pays ci ; mais pas dans les autres à la vérité. Je ne dirai rien, et pour cause de l'aveu que « Mr. Plamondon travaillé pour le public et non pour les particuliers, » mais je citerai la remarque suivante où le correspondant fait preuve d'une naïveté fort peu artistique :

Le peintre avait de grandes difficultés à surmonter, surtout dans le visage, presque entièrement couvert par un large bandeau serré qui étroit et qui contracte le front et les joues, et qui leur ôte cette aisance et cette liberté que le peintre aime à reproduire, et que l'on se plaît à admirer. Il n'y avait pas dans cette partie l'avantage des beaux costumes antiques si libres et si gracieux ; ainsi les belles formes du visage, les beaux contours étaient presque entièrement cachés.